

AVIGNON 2023

•Off 2023• "La question" Face à la torture, une affaire d'État, comment rester debout... quand bien même devrait-on en mourir

Quand en 1958, en plein "événements" d'Algérie (l'État français refusant de nommer "guerre" les combats menés par le peuple algérien pour son indépendance) paraît "La Question" d'Henri Alleg aux Éditions de Minuit (de Jérôme Lindon), le livre est saisi pour "atteinte au moral de l'armée". Aussitôt réédité en Suisse par Jean-Jacques Pauvert, le fascicule à la couverture couleur bistre barrée de son titre circule sous le manteau. C'est l'Histoire (avec un grand H) de ce directeur de journal – "Alger Républicain" – emprisonné et torturé par les parachutistes de la 10e D.P., que la Cie Forget Me Not de Laurent Meininger remet en jeu à Avignon 2023 avec Stanislas Nordey, époustoufflant de vérité.



© Lila Gaffiero.

"Dans cette immense prison surpeuplée, dont chaque cellule abrite une souffrance, parler de soi est comme une indécence"... Surgie de l'obscurité de la salle, la voix de l'acteur, frappant les syllabes comme on le ferait d'un alexandrin, vient nous saisir dans notre confort assoupi. Rejoignant le plateau nu, si ce n'est un rideau de fils mouvants sur lequel le corps mis à mal se détache, cette voix annihilera les frontières du temps pour, près de soixante-dix années plus tard, nous transporter dans ce lieu sinistre où, sous couvert de raison d'État, les pires tortures et liquidations sommaires ont été perpétrées en toute impunité.

Des feuillets remis clandestinement à son avocat pour faire connaître au monde une vérité soigneusement occultée, l'acteur, prêtant vie à Henri Alleg, évoque le quartier des condamnés à mort qui, chaque soir, étendus sur leur paillasse, attendent avec angoisse l'aube, l'heure des exécutions. Et pourtant, c'est de cet endroit, énonce-t-il, que montent les chants interdits, ceux qui jaillissent des entrailles des peuples luttant pour leur liberté. Suivent les fragments de nuits entières trouées par les cris des suppliciés, par les paroles entêtantes d'une ancienne prière murmurée en arabe à laquelle se raccrochent les hommes hébétés.

La voix contrôlant son émotion dira la "disparition" de son ami Maurice Audin, membre du Parti communiste algérien et militant de l'indépendance, torturé par la même équipe que lui. Elle dira aussi cette voix portée par un corps détachant ses gestes comme on orchestre une symphonie, les cris étouffés montant de l'aile réservée aux femmes, frappées, insultées par des tortionnaires sadiques. Djamilia Bouhired est de celles-ci, cette militante FLN, qui fut capturée par les parachutistes français, torturée puis jugée et condamnée à mort, connue aussi pour avoir été défendue par l'avocat Jacques Vergès.

Tandis que les paroles enregistrées d'anonymes se rappellent à nous, il raconte sa prise en main par le Lieutenant Charbonnier, bérêt de para barrant sa tête au sourire narquois, satisfait au plus haut point d'avoir pr



© Jean-Louis Fernandez.

poisson". Au "centre de tri", il dit les intimidations pour le faire parler, les insultes et plaisanteries racistes – *"Tiens, c'est un Français ! Il a choisi les ratons contre nous ? Tu vas le soigner, hein !"* –, les tortures de la planche souillée de vomissures sur laquelle on l'oblige à s'allonger nu pour le soumettre à la Gégène, l'épreuve de l'eau dans les poumons, la bouche branchée au robinet, jusqu'à ce que noyade s'ensuive. Le corps du comédien, agité soudain de soubresauts, semble au bord de l'asphyxie.



© Jean-Louis Fernandez.

Mais, fidèle à lui-même, à ses idées, à son combat, Henri Alleg ne cèdera rien aux brutes au béret bleu qui, sans complexe aucun, se réclament de la Gestapo. Il ne livrera aucun nom, aucune adresse de ceux qui ont pris le risque de l'héberger. Ni l'intensité grandissante du courant délivré par la Gégène sur son sexe, dans sa bouche desséchée, ni la perversité de l'eau salée qu'on lui offre en guise de rafraîchissement, ni l'exhibition d'un revolver tout proche de sa tête, ni le cachot où il atterrit entre deux interrogatoires, ne le fera parler. Pas plus que le chantage à sa famille à laquelle il préférerait son parti. Pas plus que les bruits de mitraillette entendus alors que Maurice Audin et lui avaient été conviés à un petit tour en voiture à proximité de la prison. Son ami était le premier, il aurait dû être le second.

Ce cauchemar vécu, il se doit, au nom de son ami mitraillé et de tous ceux qui meurent pour la liberté, de le faire connaître par l'entremise de ces feuillets écrits en prison, et passés en contrebande par son avocat. Comment en effet pouvoir envisager de passer sous silence les atrocités commanditées par un État dit de droit et qui, de plus, s'est transformé en École de perversion pour les jeunes Français appelés à servir au centre de tortures. Comment enfin ne pas dire que les Algériens ne confondent pas leurs tortionnaires avec le peuple français, un peuple qui doit savoir pourtant ce qui s'est fait en son nom.

Au terme de cette traversée, on en viendrait à oublier l'acteur tant l'art de s'estomper derrière celui qu'il incarne, avec une justesse troublante, est porté là à son incandescence. Devant nous, l'homme de conviction qu'était Henri Alleg prend vie... Et lorsque l'épilogue nous rappellera l'amnistie concernant toutes les "infractions" commises par les militaires français lors du "maintien de la paix" en Algérie, ainsi que les dix années de prison prononcées à l'égard de celui qui s'en était pris à l'honneur de la Grande Muette en écrivant ce brûlot, on se dit que le bel et sincère engagement artistique du metteur en scène et de son fabuleux interprète pour faire "co-naître" ce pan d'Histoire, est un luxe bien nécessaire.

Vu le dimanche 16 juillet 2023 au Théâtre des Halles à Avignon.

"La question"

Yves Kafka
Lundi 24 Juillet 2023

Source :

https://www.larevueduspectacle.fr/Off-2023-La-question-Face-a-la-torture-une-affaire-d-Etat-comment-rester-debout-quand-bien-meme-devrait-on-en-mourir_a3699.html



© Jean-Louis Fernandez.

« La Question » interroge le passé colonial français

THÉÂTRE

Stanislas Nordey plonge avec le texte d'Henri Alleg dans les recoins les plus sombres de la guerre d'Algérie.

Il fallait bien les qualités d'interprète hors norme de Stanislas Nordey pour rendre justice au texte si puissant d'Henri Alleg. Et rappeler à quel silence cette Question, qui disait pourtant déjà tout d'un moment tristement fondateur de l'Histoire de France, aura été réduite pendant tant d'années. C'est pour son engagement en faveur de l'indépendance de l'Algérie et sa condamnation sans appel de l'horreur colonialiste que ce militant communiste aura été séquestré en 1957. Lui qui avait dénoncé dans l'Alger Républicain et L'Humanité les sévices subis par les indépendantistes se voit à son tour interrogé et supplicié.

Condamné au silence ?

Il fait le récit de ces mois d'horreur dans des pages écrites en secret, dont s'emparent par la suite son épouse



Au Théâtre des Halles (Avignon), Stanislas Nordey a signé une performance remarquable. PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ

et ses avocats. La torture y est décrite cliniquement : les réactions physiques, épidermiques, d'Alleg, sont moins commentées que les discours glaçants que lui livrent, par bribes, ses bourreaux. La pensée colonialiste, son racisme, sa violence insoutenable face à toute pensée qui la menace apparaît ici dans toute son horreur. L'acteur, soutenu par la mise en scène sobre de Laurent Meininger et la sonorisation sensible de Mikaël Plunian, excelle sur cette partition où la sidération physique s'imprime moins encore que le sentiment croissant de solitude extrême. Une fois de retour en France après son

emprisonnement en Algérie, Henri Alleg se verra, pour sa dénonciation alors inaudible des actes perpétrés par les parachutistes, de nouveau condamné à la prison. Dix ans après sa mort, répandre cette parole unique s'avère plus que nécessaire pour comprendre non seulement les douleurs endurées, mais également quel sentiment d'impunité animait alors, et anime certainement toujours, les forces spéciales et autres troupes armées.

S.C.

« La Question » est jouée au Théâtre des Halles jusqu'au 26 juillet.

Les deux solos magistraux du « off » d'Avignon

Christine Murillo et Stanislas Nordey incarnent l'actrice Pauline Carton et le journaliste Henri Alleg

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

Christine Murillo et Stanislas Nordey : tout oppose ces deux comédiens. Au Théâtre de La Scala, elle incarne Pauline Carton (1884-1974), actrice populaire adulée par Sacha Guitry. Au Théâtre des Halles, il porte à bout de bras le récit d'Henri Alleg (1921-2013), journaliste français torturé pendant la guerre d'Algérie. A Murillo, sociétaire de la Comédie-Française jusqu'en 1988, la gouaille, le rire et les bonds malicieux dans la vie d'une Pauline Carton qui vivait à l'hôtel pour ne pas avoir à faire cuisine et ménage, tâches auxquelles l'assignaient ses rôles au cinéma. A Nordey, directeur du Théâtre national de Strasbourg jusqu'à fin août, la gravité et l'intensité dramatiques qu'exige le compte rendu d'un communiste ayant décrit, par le menu et quatre mois après les avoir subis, les coups, les brûlures, la gégène.

Non, vraiment : Christine Murillo et Stanislas Nordey n'ont guère de points communs. Sauf le fait de jouer tous deux en solo dans le « off ». Sauf leur lien au théâtre subventionné, où ils sont nés et qui les a formés et structurés. Sauf leur envie de payer de leur personne sur les planches, dans un mélange de narcissisme et de masochisme. Narcissisme parce qu'aucun rival ne leur volera la vedette. Masochisme parce qu'ils seront seuls comptables du succès ou bien de l'échec du spectacle.

Pas question, donc, de rater leur entrée. Lui saute des gradins jusque vers le plateau. Elle débarque inopinément des coulisses. La première chose qu'ils font : regarder le public et se laisser regarder, de pied en cap et en détail. Et, tout de suite après, parler, jeter les mots dans la bataille, pénétrer sans traî-

Christine Murillo, dans « Pauline & Carton ».
THOMAS O'BRIEN
Stanislas Nordey, à Avignon, en 2019.
GÉRARD JULIEN/AFP



Murillo et Nordey n'ont guère de points communs. Sauf leur envie de payer de leur personne sur les planches

tête, même au plus fort de la souffrance. Ce héros inouï a livré un témoignage dont la dignité oblige quiconque le lit, le met en scène ou le dit. Le comédien au premier chef, bien sûr, qui ne saurait trahir cette parole. Nordey est l'homme de la situation. Précis, sec, presque brutal dans son refus du pathos, il est la voix et le visage d'Alleg.

C'est aux saluts que Stanislas Nordey dépose, heureux, le masque de la rigueur et de la concentration. Aux saluts que la gouaille de Pauline Carton cède la place au sourire de Christine Murillo. C'est alors qu'on mesure le chemin qu'ils viennent d'accomplir. ■

JOËLLE GAYOT

ner dans leurs pièces. Ils ne perdent pas de temps. Dans le « off », les minutes sont comptées. En une heure ou guère plus, un monde doit naître qu'il faut rendre crédible pour le public de passage.

A cœur joie

Christine Murillo s'assoit à son bureau, déballe de son carton un cahier, des lunettes, une clochette, puis elle s'élanche dans la parole de Pauline Carton. Elle ne fait pas mine d'être heureuse, elle jubile d'être là. Très à son aise dans la peau de ce personnage cocasse, qui observait ses contemporains avec une lucidité décapante, elle s'en donne à cœur joie. Elle imite Jean Marais, Bourvil, Elvire Po-

pesco. Elle agite sa sonnette, pousse la chansonnette. Elle accompagne son héroïne depuis la jeunesse jusqu'au grand âge. A 89 ans, Pauline Carton décide de faire don de son corps à la science. On appelle ça avoir de l'humour. Une qualité qui a séduit Murillo, actrice au potentiel comique rare. Mais qui, de temps à autre, laisse échapper de ses yeux des lueurs inquiètes, bouleversantes, d'une humanité telle qu'elle donne envie de fondre en larmes.

Stanislas Nordey arrive, quant à lui, les mains vides. Il se tient en équilibre sur un sol brillant, dans lequel se reflètent les mouvements du rideau placé derrière lui. Il évolue sur une terre incer-

taine. Tantôt opaque et rassurante, tantôt luisante et périlleuse. Il s'y déplace à pas de loup, s'y agenouille et s'y prosterne, lorsque la douleur racontée par Alleg lui est (et à nous également) insupportable à raconter. Le comédien lutte pied à pied avec le récit des sévices, les images et les sensations qui en naissent, tout comme (on l'imagine) le sup-

plicie devait résister mentalement à ses tortionnaires.

Henri Alleg décrit avec une précision scrupuleuse ce qu'il a enduré : les séances de torture, leur durée, leur fréquence, les gestes des bourreaux, leurs visages, leurs ordres. Le corps électrocuté, le souffle coupé, la chair à vif, il documente pourtant le livre à venir. Il note, enregistre, consigne les faits dans sa

Pauline & Carton, d'après les écrits de Pauline Carton, mise en scène de Charles Tordjman. Avec Christine Murillo. La Scala Provence. Jusqu'au 29 juillet, à 10 h 15. Lascaia-provence.fr
La Question, texte d'Henri Alleg, mise en scène de Laurent Meininger. Avec Stanislas Nordey. Théâtre des Halles. Jusqu'au 26 juillet, à 16 h 30. Theatredeshalles.com

Stanislas Nordey, la torture à corps

16 juillet 2023

Au théâtre des Halles, dans le Off, **Laurent Meininger**, fondateur de la compagnie Forget me not, porte au plateau avec sobriété et intensité, le puissant texte d'**Henri Alleg**, *La Question*, et offre au **Stanislas Nordey** un rôle sur mesure. Visage fatigué, émacié, corps courbé, le comédien entre en scène sans bruit. Face au public, en pleine lumière, il se glisse dans la peau de l'ancien directeur éditorial d'*Alger républicain*, mort en 2013. Débit lent, paroles difficiles, il raconte ce jour du 12 juin 1957 où le journaliste tombe dans une souricière organisée par les paras de la dixième DP, dans l'appartement de son ami **Maurice Audin**.



© Jean-Louis Fernandez

Petit à petit, le phrasé coule plus fluide. La pudeur de l'homme laisse place à la nécessité de dire, d'étaler au grand-jour ce qu'il a vécu, ce qu'il a subi, ces quelques jours enfermés, presque un mois, dans une maison inachevée d'El-Biar transformée en quartier général et en camp de torture par les militaires français. Au-delà, des mots terribles, des scènes décrites avec une précision chirurgicale, c'est à travers sa chair que **Stanislas Nordey** délivre ce texte, cette pensée, ce regard sur un moment noir de l'histoire de France, de l'histoire de l'Algérie. Rien ne nous est épargné de l'horreur que des hommes, pour certains des gamins tout juste sortis de l'adolescence, ont fait subir à leurs semblables dans le rire et la bonne humeur. Suspendus aux lèvres de l'acteur, les spectateurs ont les sangs qui se glacent, la respiration qui se raccourcit tant les supplices subis, la barbarie semblent habiter le plateau.

Dire ce texte avec dignité, le rendre vivant, le faire entendre, lui donner toute son intensité est clairement à la mesure de son talent, de son jeu astringent, presque brutal, clairement tranchant. Une claque magistrale pour un témoignage essentiel !

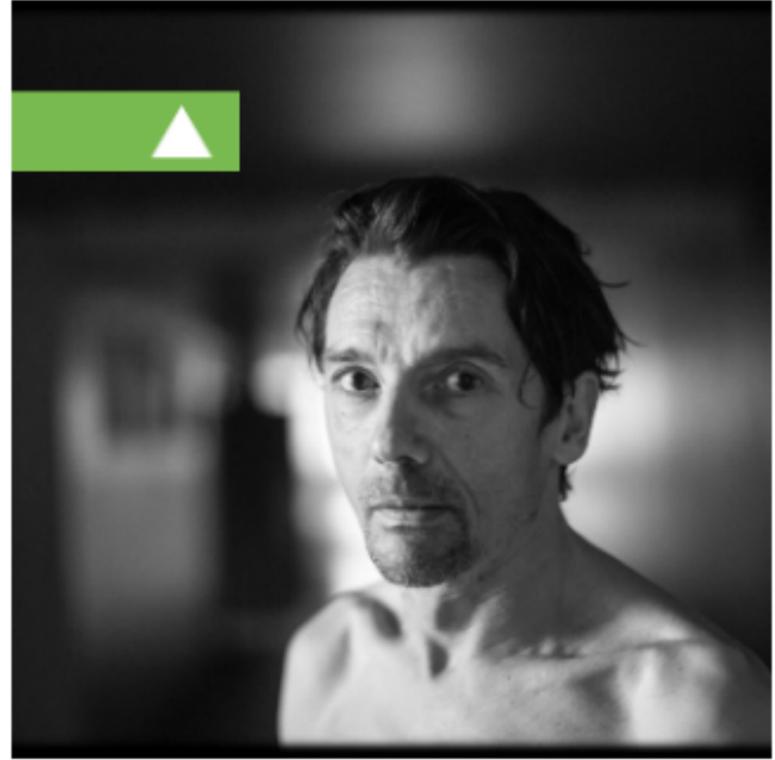
Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial d'Avignon

Critique Off - LA QUESTION : voyage au bout de l'enfer

« Tortures. Le mot est depuis longtemps familier je le sais. Je l'ai vu, je l'ai entendu. Mais qui dira tout le reste ? » Qui dira le corps saisi par les décharges électriques, le sexe brûlé, les membres malmenés, le corps tabassé, asphyxié et pendu ? Henri Alleg, journaliste français et directeur du journal Alger Républicain. Qui déroule par le menu les exactions effroyables commises contre lui par les parachutistes sur ordre de l'Etat. Sur des feuilles de papier toilette détachées, des mots couchés comme un rituel quotidien à partir de son transfert dans une cellule civile, à la prison de Barberousse, après les chambres de torture de la villa Sésini. La première édition de son texte bref, percutant, éprouvant, *La question* fut achevée d'imprimer le 12

février 1958. Les journaux qui en avaient dit l'importance furent saisis et longtemps ce livre essentiel, « météorite dont l'impact fit tressaillir les consciences », fut censuré par l'Etat français. « *Le linge sale voilà l'ennemi* » clamait Alleg, disparu voilà tout juste dix ans. Il livre un récit autobiographique, intime, pan d'histoire capitale, porté aujourd'hui au plateau. C'est du théâtre et c'est de l'histoire. Qui dit le courage, la dignité, la peur et malgré tout, les convictions inébranlables. Dirigé par Laurent Meininger, Stanislas Nordey prête sa silhouette sèche, sa voix blanche, tranchante au récit clinique d'Alleg. Sur un plateau nu, seulement habillé de rideaux de fil qui s'animent ou restent immobiles, avec un écran blanc qui ondule au rythme de la mémoire, jamais la voix ne vacille, jamais l'émotion ne perce sur son visage. Et le choc n'en est que plus grand.

Nedjma Van Egmond



Avignon Off 2023 : nos coups de cœur

 Hélène Kuttner
11 juillet 2023

La question : texte et interprétation incandescents

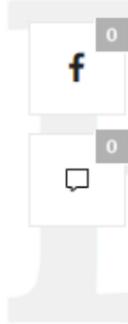


©Jean-Louis Fernandez

Il est des spectacles qu'il faut découvrir de toute urgence, en raison de la puissance, de l'importance de leur texte, mais aussi, et c'est mieux quand cela va ensemble, de la qualité de leurs interprètes. *La question* est un récit fulgurant qui a été imprimé en 1958, et qui a très vite été interdit et saisi par la police sur ordre de l'armée. Dans ce livre à la prose incandescente, d'une sobriété et d'un classicisme absolus, le résistant communiste Henri Alleg, qui fut directeur du journal d'opposition *Alger républicain* de 1950 à 1955, publication interdite ensuite par la censure en pleine guerre d'Algérie, raconte les sévices, les actes de torture, les souffrances et les humiliations subis dès son arrestation par les parachutistes de la 10^e DP le 12 juin 1957. Ceux-ci le séquestrent à El Biar dans la banlieue d'Alger durant un mois. Ce qu'il raconte deux mois plus tard dans des feuillets épars, écrits en cachette dans la prison de Barberousse, après avoir été transféré au camp de Lodi, est d'une précision scientifique à la limite du supportable. Électricité, eau, violences corporelles diverses sur tout le corps font partie de ce menu qui existe encore dans certains pays pour faire avouer les détenus. Mais Alleg, exemplaire, ne lâche rien, quitte à lâcher sa propre vie. Sa résistance, au milieu de ses copains épuisés et parfois morts, tient à la volonté de transmettre des faits malgré le silence imposé par l'armée et le gouvernement français durant de longues années encore. Laurent Meininger, metteur en scène et initiateur du projet, a confié cet immense récit à un comédien d'exception, Stanislas Nordey qui le porte avec une sobriété et un engagement formidables. Chacune des phrases, écrite à la perfection, est une météorite qui nous traverse. Pour revivre la face souvent cachée de notre histoire.

Stanislas Nordey, un art souverain

by ARMELLE HÉLIOT



Homme de théâtre exceptionnel, ayant toujours donné du sens à sa place dans la société, il porte haut le texte de *La Question* d'Henri Alleg, sous la direction sensible et intelligente de Laurent Meininger.

Stanislas Nordey n'arrête jamais de travailler. De défendre des auteurs, des idées. Il témoigne. Artiste aux dons multiples, ennemi de toute démonstration, il donne aux pages qu'il choisit, qu'il soit en groupe ou seul en scène, qu'il soit le metteur en scène ou qu'il s'accorde à des regards amis, une force, une évidence qui bouleversent.

Choisissant le grand texte d'Henri Alleg, *La Question*, il nous renvoie aux années terribles de la guerre d'Algérie, au temps de l'emploi délibéré à la torture.

Homme de presse, directeur d'*Alger Républicain*, Henri Alleg fut arrêté et emprisonné en 1957 durant cette période particulière de « la bataille d'Alger ». Torturé, résistant à de cruelles et humiliantes séances, il écrit le récit précis de ce parcours épouvantable. Publié, son livre fut aussitôt et pour de longues années, interdit.

Maintenant que l'on connaît mieux ces épisodes affreux, initiés sous l'ordre du gouvernement d'alors, on est plus attentif que jamais à la manière dont Henri Alleg écrit. C'est un grand texte que *La Question*. Pas seulement un témoignage essentiel pour l'Histoire du XXème siècle, pas seulement un texte qui doit nous tenir vigilants dans un monde où la torture est tellement répandue, mais un grand morceau d'écriture. La plume exigeante du journaliste, sa manière de dire clairement les faits, mais sans ajout pathétique, lui donne une force extraordinaire.

Au Théâtre des Halles, dirigé avec finesse par Laurent Meininger, Stanislas Nordey est impressionnant. Le metteur en scène signe un moment très soigné : scénographie de Nicolas Milhé et Renaud Lagier, lumière de Renaud Lagier, son de Mikaël Plunian, vidéo, tout ici est puissant, mais sans surlignage. Le texte a été très légèrement allégé, notamment des scènes de torture. Rien qui émousse le propos d'Henri Alleg. Mais ce que l'on peut soutenir à la lecture, peut être justement insoutenable au théâtre.

On ne saurait assez dire, redire, combien de tels moments sont importants. Il s'agit de théâtre, de la force du théâtre, portant la vérité que tout citoyen devrait connaître.

La Question : Stanislas Nordey porte haut les mots d'Henri Alleg



Photo Jean-Louis Fernandez

Au Théâtre des Halles, à Avignon, le futur ex-directeur du Théâtre National de Strasbourg s'empare du témoignage d'un torturé durant la guerre d'Algérie.

Les mots résistent parfois à exprimer l'indicible. Ceux écrits par Henri Alleg dans son ouvrage *La Question*, publié en 1958, suffisent pour imaginer l'horreur de l'espèce humaine dans tout ce qu'elle a de plus laide. Au Théâtre des Halles, à Avignon, **Stanislas Nordey**, bientôt ex-directeur du Théâtre National de Strasbourg – il quittera ses fonctions à la fin du mois d'août, remplacé par Caroline Guiela Nguyen –, **s'empare de ce texte aussi magnifique que difficile, narré avec un ton juste le témoignage d'Henri Alleg**. Cet ancien directeur d'Alger Républicain et membre du Parti communiste français fut victime d'actes de torture durant la guerre d'Algérie, résistant corps et âme (littéralement) aux sévices subis. Son témoignage, écrit dans un style sec, froid, et sans fioritures, lui vaudra une condamnation à dix ans de prison et sera par ailleurs interdit de publication pendant de longues années. Écroué à Rennes, Henri Alleg s'évadera pour rejoindre la Tchécoslovaquie jusqu'à son amnistie tardive, qui lui permettra de rentrer en France.

Debout sur un sol noir et brillant, Stanislas Nordey laisse toute sa place à la puissance du récit. Vouloir esthétiser, mettre en scène ou modifier les actes décrits par Henri Alleg – même si la version présentée a été légèrement raccourcie – serait une entreprise vaine tant elle amoindrirait la portée des mots du torturé. **C'est donc sur un plateau neutre que le metteur en scène et comédien livre les descriptions chirurgicales des sévices subis par l'écrivain**. La quasi-noyade, les électrodes placées sur les parties intimes, la privation d'eau... Chacun de ces actes, de ces états physiques extrêmes s'impose à nous via des images mentales d'une grande intensité. Le choc peut être violent. Henri Alleg est en paix depuis longtemps, mais nous sommes avec lui, dans sa cellule, à vivre l'infamie.

En fond de scène, deux rideaux de fils tissés suspendus l'un devant l'autre dessinent un tableau mouvant. Les stries se balancent au gré du souffle projeté dans la salle. Quelques projecteurs éclairent le visage et le corps de Stanislas Nordey, tout entier dévoué à la parole d'Henri Alleg. L'artiste en épouse le sens, délivrant lorsqu'il le faut la charge que ces mots recouvrent. **La Question ne cherche pas l'émotion, mais la vérité**. Le texte concerne certes des actes perpétrés il y a plusieurs décennies, mais la torture n'a pour autant pas disparu de notre monde. **Le spectacle forme donc une piqûre de rappel toujours utile pour lutter contre l'amnésie de certains**. Ce sera le combat d'Henri Alleg, jusqu'à sa disparition en 2013, magnifié ici par le théâtre et l'un de ses plus grands interprètes.

Stanislas Nordey interprète « La Question », texte clinique d'Henri Alleg : vertigineux



THÉÂTRE DES HALLES / TEXTE
HENRI ALLEG / MISE EN SCÈNE
LAURENT MEININGER

Publié le 22 juillet 2023 - N° 312

Récit autobiographique implacable et témoignage accablant des exactions commises par l'armée française lors des « événements » algériens, le texte signé par le journaliste et militant communiste Henri Alleg est pris à bras le corps, en solo, par le comédien et metteur en scène Stanislas Nordey. Le spectacle, de très grande qualité, est d'une remarquable intensité dramatique.

« Ce texte, longtemps censuré par l'Etat Français, qui dénonce l'utilisation de la torture par l'armée française durant la bataille d'Alger, a été pour moi une rencontre saisissante » explique le metteur en scène Laurent Meininger, qui avoue avoir été *« totalement happé par ce récit autobiographique, celui d'un homme qui reste fidèle à ses convictions quel qu'en soit le prix pour lui-même. Que signifie résister ? Comment réagir face à la peur ? Face à la douleur physique ? Jusqu'où est-on capable d'aller pour défendre un idéal ? »*. Autant d'interrogations auxquelles la mise en scène pudique et précise, tout en nuances et sensibilité, sert d'écrin. Autant de qualités dramatiques qui répondent admirablement aux exigences de ce récit, compte-rendu clinique, sans pathos, où, par le menu, Henri Alleg dresse le procès-verbal des horreurs que lui ont fait subir les parachutistes français dans les chambres de torture de la villa Sesini à Alger : les coups, les blessures, la gégène.

Une interprétation magistrale

On touche aux limites de l'audible, du supportable. Il revient à Stanislas Nordey, dans un solo incandescent, de nous conduire sur ce chemin de crête émotionnel vertigineux en donnant à entendre, par-delà l'épouvante que suscite le récit, le courage hors du commun, la force de caractère, la dignité de l'auteur. La prestation est de l'ordre de la performance. Entièrement investi, avec une économie de gestes qui rend significatif à l'extrême le moindre d'entre eux, l'acteur livre une incarnation charnelle magistrale. De temps à autre, une voix off prend le relai, ménageant des ruptures de rythme qui relancent le propos. Quelques évocations musicales ponctuent sporadiquement le récit. Tout contribue à servir et à amplifier l'intensité dramatique.

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

Sélection Off Avignon : chronique 1

par L'Art-vues | Jul 10, 2023 | Festivals, Spectacles vivants, Théâtre, Vaucluse |

La Question

La Question désignait au Moyen-âge un interrogatoire accompagné de tortures. C'est aussi le titre du livre écrit par Henri Alleg, directeur du journal Alger Républicain interdit par le gouvernement de l'époque, interrogé et torturé pendant un mois par les militaires français dans les sous-sols de la sinistrement célèbre villa Susini lors de la bataille d'Alger. Devant un simple rideau qui clôture l'espace derrière lui, dans une mise en scène des plus épurées, Stanislas Nordey reprend le récit de la détention, intervenue le 12 juin 1957, puis des supplices subis par le journaliste communiste ami de Maurice Audin, professeur de l'université d'Alger mort sous la torture ou exécuté dans ces mêmes lieux quelques jours auparavant, les faits n'ont jamais été clairement établis. La voix est ferme, sans emphase, simplement posée pour raconter les faits d'une manière clinique, sans passion. Le comédien agite des mains qui paraissent immenses dans la semi-obscurité qui baigne la salle, comme en protection ou en appel au secours. On écoute ce que ces mains racontent, entre fascination et horreur, tandis que nous reviennent en mémoire les mots d'Hannah Arendt sur la banalité du mal après les procès de Nuremberg. Longtemps présentée comme une simple « opération de maintien de l'ordre » la guerre d'Algérie a fait son lot de victimes : 500 000 morts dont probablement 400 000 Algériens civils et combattants, 4 000 Français civils, 30 000 soldats français, et entre 15 000 et 30 000 harkis. Sans compter les centaines de milliers de personnes blessées ou handicapées. Livre emblématique de cette période, *La Question* fut saisi à deux reprises : quelques semaines après sa parution, en 1958, puis en 1959. Pourquoi le porter à la scène aujourd'hui ? Pour Stanislas Nordey l'enjeu est clair : « *Ce texte est essentiel à nos mémoires, il compte dans notre histoire, et d'une certaine manière nous mène à la réconciliation avec le peuple algérien.* »

L.A.

MADININ'ART

Critiques culturelles de Martinique

■ AVIGNON

« La Question » texte de Henri Alleg, m.e.s. Laurent Meininger avec Stanislas Nordey

9 juillet 2023

— Par Michèle Bigot —



Le texte de Henri Alleg a été écrit en 1957. Ce n'est pas une fiction, c'est le témoignage sans concession de ce que son auteur a subi en fait de torture. Nous sommes en pleine guerre d'Algérie. Henri Alleg est arrêté en même temps que Georges Hadjadj et Maurice Audin. Les trois militants seront torturés impitoyablement et Maurice Audin mourra sous les coups. Henri Alleg résiste à un traitement dont la barbarie est sans égale. Miraculeusement il s'en sort vivant et décide de raconter par le menu les tortures qu'il a subies. Il écrit pour les autres, pour tous ceux qui sont morts sous les coups et pour alerter l'opinion, conformément à son éthique de journaliste. Jérôme Lindon décide courageusement d'éditer ce texte aux éditions de Minuit. Le texte fut écrit par morceaux sur du papier toilette que la femme d'Henri Alleg sortait clandestinement. Alors que les tortionnaires ont tous été amnistiés, Henri Alleg a continué à être inquiété. L'État français lui a longtemps gardé rancune d'avoir raconté ce dont ses sbires étaient capables et il commence à peine à reconnaître sa responsabilité.

Porter sur scène ce texte est une gageure. Il s'agit de donner à sentir ce qui a été vécu sans le minimiser tout en conservant la pudeur nécessaire à l'empathie du spectateur. Le résultat est magistral, autant grâce à la mise en scène qui a su suggérer sans tomber dans le réalisme sordide que grâce au jeu de Stanislas Nordey qui a traduit la souffrance tant dans son corps que dans son expression et sa diction. Son corps est l'instrument qui lui permet de traduire la souffrance sans montrer l'acte de torture lui-même. Il est aidé en cela par un texte magnifique de précision et d'intelligence qui donne à voir une victime dont la force morale l'emporte sur la cruauté et le cynisme

de ses bourreaux. Un plateau d'une grande sobriété, en fond de scène deux séries de rideaux de corde qui s'agitent au rythme de la montée frénétique de la douleur, une musique qui devient obsédante quand il s'agit de chansons populaires montées à plein volume pour couvrir les cris des prisonniers. Il a fallu tout le talent d'acteur, toute la maîtrise du geste pour interpréter ce corps supplicié et cette âme qui est au bord de l'évanouissement sans jamais renoncer.

Malheureusement ce texte et cette performance restent d'une totale actualité, quand on sait que, comme le rappelle Laurent Meininger, la liste est longue des pays qui pratiquent la torture aujourd'hui, selon [le rapport ACAT* de 2021, « Un monde tortionnaire »](#). Au total, un exemple de spectacle aussi émouvant que nécessaire.

Michèle Bigot

*ACAT : (Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture)



14 JUILLET 2023

24 heures à Avignon

Le blog de **Judith Sibony**,
journaliste indépendante

Dans le off, au théâtre des Halles,
un seul en scène tout simple et magistral : Stanislas Nordey prêtant sa voix à
La Question d'Henri Alleg, qui fait sentir jusque dans notre chaire ce que fut,
banalement, la torture en Algérie.



crédit : Jean-Louis Fernandez / Stanislas Nordey dans La Question, mise en scène Laurent Meininger

“La Question”, de Henri Alleg



Photo Jean-Louis Fernandez

Chemise à carreau, pantalon noir, maigre et blafard, Stanislas Nordey incarne à la première personne le témoignage effroyable et glacé du communiste [Henri Alleg](#). Un récit de la torture qu’a subie cet ex-directeur du quotidien *Alger républicain*, interdit dès 1955. Proche du FLN, Alleg est arrêté et supplicié par des parachutistes français en 1957, en pleine guerre d’Algérie. Ils veulent savoir qui l’héberge dans la clandestinité. Malgré les pires sévices, ici cliniquement détaillés, Alleg se tait. Mais trouve les moyens d’écrire ce qu’on lui fait subir. Son livre sort aux éditions de Minuit, vite censuré par l’Etat pour « atteinte au moral de l’armée ». Condamné en 1960 par le tribunal d’Alger à dix ans de travaux forcés, Alleg s’évade de la prison de Rennes au printemps 1961... Dans un inquiétant espace clair-obscur, l’interprétation sobre et sans pathos, sans profération, de Stanislas Nordey est tranchante et exemplaire. « En attaquant les Français corrompus, c’est la France que je défends. » se justifiait simplement Alleg quand sortit *La Question*. Ce tragique chapitre d’histoire que nous transmet Nordey, jamais donneur de leçon, superbement dirigé par Laurent Meininger, est un moment de théâtre rare, essentiel. Pour nous garder humain. — **F.P.**

TTT Jusqu’au 26 juillet, Théâtre des Halles, 16h30. Durée : 1h05. Relâche les 13 et 20 juillet. Tél. : 04 84 51 20 10.



Le Canard enchaîné

 **FESTIVAL D'AVIGNON** 

La Question

Qu'on connaisse ou non le saisissant récit d'Henri Alleg (1921-2013), publié en 1958, où il raconte les tortures que lui ont fait subir les paras en Algérie, pourquoi aller voir Stanislas Nordey nous en dire l'essentiel ? Parce que, même si on les connaît, ces mots nous sidèrent de nouveau, que Stanislas Nordey est d'une force et d'une présence et d'une intensité bouleversantes, que l'horreur de la torture nous revient en plein visage, qu'on l'avait presque oubliée et qu'il ne faut pas l'oublier, qu'au détour d'une phrase, quand Alleg dit s'attendre à ce que ses tortionnaires lui arrachent les ongles et se rassure de n'avoir que dix doigts, on est soudain foudroyé, et qu'aujourd'hui aux portes du pouvoir il y a un parti dont le fondateur a pratiqué la torture et défendu son usage publiquement et avec constance.

Jean-Luc Porquet

Stanislas Nordey: “Il y a urgence à résister car nous voyons la catastrophe arriver en 2027”

Signataire d’une lettre ouverte publiée par “Télérama”, le directeur du Théâtre national de Strasbourg dénonce les dérives populistes de certains politiques et appelle les élus républicains à les combattre, aux côtés des artistes.

Stanislas Nordey, directeur du Théâtre national de Strasbourg, se produit dans « La Question » d’Henri Alleg, au Festival d’Avignon 2023. Photo Jean-Louis Fernandez

Par Propos recueillis par Olivier Milot

Publié le 19 juillet 2023 à 17h53

Dans une lettre ouverte mise en ligne le jeudi 13 juillet par *Télérama*, deux cent cinquante personnalités du monde de la culture dénonçaient « *la banalisation des pressions politiques* » contre la culture (annulations de spectacles ou concerts sous la censure des lobbies de la droite radicale, retrait de subventions de certaines collectivités...) et pointaient le fait que « *le centre de la vie politique ne faisait que dangereusement dériver vers une forme de conservatisme autoritaire teintée de néo-populisme* ». Les signataires visaient là, sans le dire explicitement, une partie de la droite incarnée notamment par le président de la Région Auvergne-Rhône-Alpes, Laurent Wauquiez. Ils appelaient les élus démocrates à une « *opposition franche à la droite extrême* », relevant qu’il existe bien aujourd’hui « *une ligne de démarcation entre ce qui est républicain et ce qui ne l’est plus* ».

À lire aussi :

Stanislas Nordey : “Nos politiques ne mesurent pas combien la culture peut être une arme”

Le directeur du Théâtre national de Strasbourg, Stanislas Nordey, est l’un des signataires de cette lettre ouverte. Actuellement à Avignon où il incarne sur scène, de manière sobre et sans pathos, le témoignage du communiste Henri Alleg dans *La Question*, il explique pourquoi il a signé ce texte et l’urgence qu’il y a désormais à résister à toute forme de dérive populiste.

Pourquoi avoir signé cette tribune ?

Il y a urgence à réagir face à cette convergence de vents contraires. Les déclarations de Laurent Wauquiez et son attitude à l’égard des acteurs culturels de la région Auvergne-Rhône-Alpes ne sont que l’arbre qui cache la forêt. Dans de nombreux territoires, le clientélisme est à l’œuvre et transcende toutes les couleurs politiques. En qualité de directeur du Théâtre national de Strasbourg, je fais partie des gens privilégiés et épargnés car je dépends directement du ministère de la Culture. Ce n’est pas le cas d’un certain nombre de mes collègues, qui dirigent des structures plus petites et dépendent de municipalités ou de régions qui grignotent leur financement et les fragilisent. Il y a urgence aussi car nous voyons la catastrophe arriver en 2027. C’est déjà le cas en Italie, une partie des financements publics à la culture se sont littéralement effondrés du jour au lendemain.

La tribune pose la question : « Vivons-nous dans un pays où l’idéologie d’extrême droite a imposé son influence avant même d’avoir remporté une majorité électorale ? » Vous avez effectivement cette impression-là ?

C’est en tout cas le danger qui nous guette. Un peu partout, les discours se durcissent et les digues

cèdent. Jamais le front républicain ne m'a semblé aussi fragile. Face au discours d'un Laurent Wauquiez, je suis consterné par l'absence de réponse d'Emmanuel Macron, du gouvernement d'Élisabeth Borne ou des principaux responsables politiques de gauche comme de droite. Pendant ce temps-là, le Rassemblement national joue habilement à l'Assemblée nationale la carte de l'immobilisme, qui ne fait que le servir et le renforcer.

Quand il y a des émeutes, mettons de l'argent dans la Culture plutôt que d'en mettre au ministère de l'Intérieur. On ira plus loin dans la transformation.

La tribune en appelle à un sursaut immédiat de tous les démocrates de ce pays, comment l'imaginez-vous ?

Je crois en la force des mots. Avant les actes, il y a les mots, et ceux employés par un certain nombre de responsables politiques sont trop perméables au discours populiste, quand d'autres sont trop hésitants à le dénoncer. Or rien n'est pire que le laisser-faire, la passivité ou cette pensée fataliste qui considère d'ores et déjà qu'on n'échappera pas à un gouvernement d'extrême droite. Je ne fais pas partie de ces défaitistes, je pense qu'il faut toujours se battre, lutter pied à pied et, pour cela, nous avons besoin que tous les élus de l'arc républicain mènent ce combat à nos côtés. C'est la raison pour laquelle cette tribune s'adresse à eux.

Quels sont les imaginaires qu'il faut opposer à ces mauvais vents d'extrême droite ?

Ceux de l'accueil à l'autre, de l'ouverture, de la tolérance. Des imaginaires qui ouvrent, à l'opposé des murs que l'extrême droite veut ériger au sens propre comme au figuré. J'ai toujours pensé que l'art était le meilleur rempart contre toute forme de barbarie. Quand on est face à une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, le regard brille car on voit quelque chose qu'on n'avait jamais vu, et c'est notre imaginaire qui s'ouvre d'un seul coup. Quand il y a des émeutes, mettons de l'argent dans la Culture plutôt que d'en mettre au ministère de l'Intérieur. On ira plus loin dans la transformation. Nous sommes bien placés pour savoir à quel point, sur des lieux en déshérence, la culture peut très rapidement modifier et enrichir l'imaginaire des gens.

À lire aussi :

Obsession nationaliste et anti-“woke” : la culture selon les députés RN

En quoi le texte d'Henri Alleg, *La Question*, que vous interprétez à Avignon trouve-t-il un écho avec la situation d'aujourd'hui ?

C'est un texte de résistance. Cet homme confronté à ce qui peut nous arriver de pire – l'enfermement et la torture – a su dire non. Il montre qu'en toute circonstance et quelle que soit la place où on se trouve, on peut résister. C'est une leçon formidable. Quand on signe une tribune, on sait bien que c'est une goutte d'eau dans le combat à mener. Mais prendre la parole est important, c'est une manière de ne pas céder à une forme de découragement, d'abandon ou de résignation par rapport aux convictions que l'on défend.